

nous avons aimé...
 nous vous proposons quelques textes
 pour rencontrer ...

Fabio Pusterla

né en 1957 à Mendrisio dans la Suisse italienne

F. Pusterla a fait des études de lettres à Pavie. Il vit entre l'Italie du Nord et Lugano où il enseigne dans un lycée. Poète, traducteur et essayiste.

«M'intéresse une poésie qui s'efforce encore de travailler sur les données du réel... et qui parvient en même temps à ne pas être seulement "réaliste", qui se risque à parcourir les sentiers les plus gris et les plus quotidiens de l'expérience individuelle, et qui aspire, avec toute la naïveté et l'inconscience du hasard, à devenir voix commune ; qui enfin, tout en sachant n'avoir presque aucune possibilité de réussir, ne renonce pas à la dimension de la pensée, mais s'en fait l'écho.» F.P.

Les textes qui suivent sont extraits du recueil

Deux Rives

traduit de l'italien par Béatrice Jurquet et Philippe Jaccottet
 Collection *d'une voix l'autre*, aux éditions Cheyne, 2002

Depuis une côte

Tout ici est dur et fragile,
 mais vivant.
 La terre érodée glisse dans la mer,
 le ciel incruste les rochers.
 La vague efface les pas, laisse une écume
 d'algues et de coquillages,
 fine poussière rouge. Juste au-dessus,
 restent quelques mouettes
 et un peu de vent.

De ceux qui regardent la mer
 il en vient tous les jours. Des gens en fuite.
 Souvent ils ne quittent pas leur auto,
 entrouvrent à grand peine une vitre.
 Quelqu'un au contraire descend,
 fume lentement appuyé contre le parapet.
 Une demi-heure, une heure. Ça dépend.
 Puis ils repartent,
 secouent soigneusement le sable de leurs vêtements.
 Mais il en reste toujours des traces
 dans les endroits les plus inattendus : sous le col,
 derrière les oreilles, parfois sur les paupières.
 Plus tard, il arrive à certains
 de ne pas savoir où ils sont allés,
 et encore moins pourquoi.

«Après la plaine il n'y a que de la plaine
 et de la plaine encore et encore. Un long cri
 la parcourt et se perd dans le rien.»

Être mouvement, reflet de lumière.
 Dans le paysage un accord, un signe d'air.
 Comme des doigts se promènent sur des cordes.
 Le fil est perdu à présent, aucune mémoire. On voltige
 et ceux qui nous regardent ne voient pas, ne pensent pas.

Sur le sable
 un chien peut arriver,
 un chien vagabond qui flairer,
 te regarde.
 Quand il se couche à côté, là,
 il te reconnaît à ce que tu es :
 deux yeux, un rien de chaleur,
 une même fatigue,
 et le filet de voix qui suffit à lui dire bonjour.

Une vieille

Parler jusqu'à sortir des paroles,
 un entrelacs sans fin de soupirs
 et de ruelles. Ses longues gloses
 sur la moindre peine, le compte-rendu
 des années, des siècles, des morts.
 Calendriers, miracles, naufrages.
 Puis, le silence.
 Qui vient des fenêtres. T'enveloppe.

.../...

textes de Fabio PUSTERLA

(suite de la page précédente)

Bois de la folie

1

Il y a des troncs noirs qui montent
en bel ordre vers une voûte sombre
et de jaunes rayons pleuvent entre les branches
en larges roses de lumière ;
sur le sol, un mélange
de feuilles, de bois pourris. Il y a le silence
des châtaignes trouées, des bogues. Ni bêtes,
ni oiseaux. Il n'y a rien
d'étrange, ou d'alarmant.
Mais si quelqu'un criait,
on ne sait où irait son cri, peut-être aux branches
où pendre comme un sac
oblong, méconnaissable. Si le cri
n'est pas entendu, que fait-il,
que devient-il ? Où vont
les cris inécoutés, quelle énergie
déchaînent-ils ?

2

«Il est venu deux fleuves
l'un à gauche très blanc, très grand
fleuve de lumière blanche,
l'autre rapide
et maigre,
l'un était une femme en robe claire,
l'autre une arme de taille,
l'un me caressait les cheveux,
l'autre tranchait la gorge,
l'un chantait,
l'autre avait faim,
il est venu deux fleuves
et moi j'étais la mer
ou l'abîme.»

Angela pleure parce qu'elle ne sait pas parler,
qu'elle ne connaît aucune langue et se sent muette,
elle sent son silence la serrer jusqu'à
une explosion de visages, son balbutiement
enchaîné à un passé qu'elle connaît à peine,
profond chagrin même pas racontable
tant il est banal, et sourd. Et pourtant elle parle,
et pourtant elle sait qu'elle ne sait pas parler.
Voilà pourquoi elle éclate en sanglots pendant le cours
de biologie, devant le tableau noir.

Le merle

À la clarté de l'aube
s'il siffle,
et si le jour n'est pas plus
qu'une fente grise à l'intérieur du froid,
personne ne peut l'entendre : dans le garage
il fait encore nuit. Sursauts de tôle,
sporadiques. Drapeaux bleus immobiles.
Sur la glace,
un souffle de vent passe, presque un frisson,
un câble d'acier bat. Et s'il fouille
dans le noir des plumes avec le bec, s'il cherche
entre les cailloux une miette, un fil d'herbe verte
peinant dans la fissure,
regarde-le, regarde mieux : voilà, un moteur
tousse derrière le coin,
l'épuisement dure, ponctuel, opiniâtre. Mais le merle
sautille, lève la tête,
s'envole.

Sommeil de Claudia et Nina

Tu disais que l'obscurité,
de jour, se tient dans les armoires
ou derrière les montagnes
et sort vers le soir seulement,
quand on peut dormir
et avoir peur.
Pourtant, cette nuit c'est l'insomnie, la pleine lune,
derrière chaque fissure l'air frémit,
magnétique, je devine presque
chaque repli de la forêt.
Ainsi je compte vos respirations,
le souffle des corps, tout près : une vague longue,
qui doucement monte et descend, qui revient,
et sous les abîmes, la danse des murènes.

L'enfant le plus rapide de l'école,
qui n'avait jamais vu un crayon, encore moins
une craie de cire, un pastel, une gomme violette,
pleurait un jour, appuyé au muret d'un bar,
une heure plus tard il courait dans le vent de la cour
avec ses grandes oreilles, et son polo rose.
Il venait d'un pays ravagé,
sentait la mer et la mousse et la pyrite,
il avait sûrement fui quelque chose
et ne pouvait plus s'arrêter.

